

«Prendre soin, un facteur de paix»

Pâques ► Comme l'Allemagne et la Grande-Bretagne, la Suisse a elle aussi ses Marches pacifistes de Pâques, qui réunissent chaque année plusieurs centaines de personnes à Berne. Cette année, une nouvelle thématique est à l'honneur, celle du soin. Comme l'an dernier, la Marche a dû s'adapter aux conditions sanitaires et sera virtuelle.

Né dans les années 1950 en Grande-Bretagne, très suivi en Allemagne, cet événement annuel dénonce traditionnellement la guerre et l'armement. En Suisse, il est porté par une coalition d'Eglises et d'ONG pacifistes, en particulier l'Eglise réformée Berne-Jura-Soleure, et le GSSA, le

Groupe pour une Suisse sans armée. En 2003, la Marche de Pâques militait contre la guerre en Irak, en 2018 pour le commerce équitable, en 2019 contre l'exportation de matériel de guerre. Mais quel rapport entre la thématique 2021 et la paix?

«La pandémie a rappelé la très grande importance des métiers du soin», note le théologien Thomas Bornhauser, qui soutient fidèlement la démarche. «Mais le *care* ne se limite pas au souci des malades. 'Prendre soin' s'applique aussi à l'économie, par exemple une économie qui n'aurait pas pour seul moteur le profit. La bienveillance, le respect d'autrui, voire

l'amour, ont évidemment à voir avec la paix.» Thomas Bornhauser est membre de la branche suisse du Mouvement international de la réconciliation (MIR), un mouvement interreligieux fondé en 1914 qui rejette la guerre et toutes les formes de violence comme moyen de résolution des conflits.

Carolina Hutmacher, du service social (Fasa) de l'Eglise catholique du canton de Berne, voit dans le récit pascal une situation emblématique: «Lorsque les femmes vont au tombeau, le matin de Pâques, c'est pour prendre soin du cadavre de leur maître, embaumer son corps: c'est dans cette attention à l'autre que réside le travail du *care*.» Un

travail mal reconnu, trop peu rémunéré et qui accroît les inégalités, pointe la Marche de Pâques 2021.

Dans l'impossibilité de défiler comme chaque année le long de l'Aar, à Berne, la Marche de Pâques publie chaque jour depuis le 20 mars une nouvelle déclaration de différents activistes de la paix du monde entier. La déclaration finale, festive, sera remplacée par une intervention en ligne, le 5 avril, de la militante des droits humains Karmen Ramírez Boscán. Elle représente les droits des populations indigènes et a été consultante notamment au Canada (WHRI) et à Genève (ONU).

«Cette Marche est l'occasion de réunir, une fois par année, des personnes impliquées dans diverses associations de promotion de la paix. La Marche est apolitique, mais nous sommes tous et toutes impliqués dans différentes actions.» Au sein des organismes précités, du cfd, l'ONG féministe pour la paix, de la Conférence mennonite suisse, du Conseil suisse pour la paix ou des Juristes démocrates de Suisse. Depuis quelques années, le mouvement est rejoint par la jeune génération.

DOMINIQUE HARTMANN

La marche virtuelle est à suivre sur www.osternmarschbern.ch

Absente durant les quatre premiers siècles de notre ère, la figure du Christ en croix est devenue la plus représentée au monde. Retour sur une iconographie en évolution constante

La crucifixion, diverse et détournée

ANNE-SYLVIE SPRENGER
PROTESTANTO

Art ► Vivant ou mort, le corps souffrant ou lissé tel celui d'un éphébe endormi, le Christ crucifié est devenu le sujet le plus représenté de l'histoire de l'art. L'historien et spécialiste de l'art religieux François Bœspflug nous explique ces évolutions. Il est l'auteur de l'ouvrage *Crucifixion: la crucifixion dans l'art, un sujet planétaire* (Ed. Bayard, 2019) et fondateur de l'Academy of Christian Art.

Au début de l'ère chrétienne, on ne trouve aucune représentation du Christ crucifié. Aurait-elle été premièrement proscriée?
François Bœspflug: Aucune interdiction n'a été édictée par aucune instance, ni de l'Eglise ni de l'Empire romain. On doit parler seulement d'une absence totale, durant les quatre siècles qui ont suivi la mort du Christ, de toute représentation de son supplice.

Comment explique-t-on cette absence?

Elle s'explique en partie, chez les premiers chrétiens, par un relatif, voire complet, désintérêt pour les images et le rôle qu'elles pourraient jouer dans l'annonce de la résurrection – désintérêt sans doute soutenu par le souvenir pénible du spectacle d'agonie lié à ce supplice atroce chez tous ceux qui y ont assisté. Il est révélateur que les toutes premières figures du Christ en croix (vers l'an 430) n'apparaissent qu'une fois le supplice aboli dans l'Empire romain par Constantin puis par Théodose. Et une fois disparus aussi, par conséquent, tous ceux qui avaient pu assister à la mort d'un crucifié en croix.

Au cours de ces quatre siècles, il existe une exception: un dessin montrant le Christ avec une tête d'âne...

En effet. Ce *graffito* représente un homme cloué de face contre le bois d'une croix, doté d'une tête d'âne au-dessus de son corps humain. Il a été découvert sur un édifice du mont Palatin à Rome et daterait du III^e siècle. Il est accompagné d'une légende en grec faisant of-



Barbara Hepworth, *Construction (Crucifixion): Homage to Mondrian, 1966*. DOMAINE PUBLIC

fic de dénonciation moqueuse: «Alexamenos adore son dieu». Sans doute s'agit-il de l'œuvre d'un esclave dénonçant la foi chrétienne d'un autre esclave. La tête d'âne assimile alors les chrétiens aux juifs, qui avaient été eux-mêmes qualifiés parfois d'«onolâtres», adorateurs d'ânes, parce ces animaux les auraient sauvés de la soif lors de leur traversée du désert après la sortie d'Égypte.

Pour quelles raisons voit-on soudain apparaître des représentations de la crucifixion?

Aucun concile, aucun pape ni aucun évêque, autant qu'on le sache, n'a pris l'initiative de permettre ou de recommander de produire une telle image. Elle

s'est introduite pour ainsi dire sur la pointe des pieds, en raison de la tendance naturelle à figurer ce à quoi l'on tient. Les premières représentations de la crucifixion qui nous sont parvenues sont le relief avec le Christ et les deux larrons en croix tout en haut du volet gauche de la monumentale porte en bois de la basilique Sainte-Sabine à Rome ainsi qu'un relief du couvercle d'un reliquaire en ivoire contenant sans doute des restes d'un pèlerinage en Terre sainte. Il faudra attendre encore quatre siècles pour voir apparaître, comme à Santa Maria Antiqua de Rome, les premières représentations d'un crucifié sur les murs d'une église, proposé à la contemplation de l'assemblée liturgique.

Les premières représentations du Christ le montrent vivant, les yeux ouverts. Comment faut-il le comprendre?

Durant quelques siècles, les chrétiens ont opté pour un crucifié vivant. Les chrétiens en croix qui nous restent et qui datent des V^e, VI^e, VII^e et VIII^e siècles ont en effet la tête droite (ou à peu près) et les yeux ouverts, même avec la plaie au côté. Cela signifie que les premiers crucifix ont été confectionnés pour affirmer que si le crucifié est bien mort en croix, il fut aussi victorieux de la mort. C'est un Christ qui semble contrôler le cours des événements qui le concernent.

A quel moment et pour quelles raisons passe-t-on

à l'iconographie d'un corps souffrant?

Vers le VIII^e siècle. L'initiative pourrait en revenir à des artistes byzantins qui ont choisi, afin de souligner la vraie humanité du Christ, de le représenter vraiment mort. Jusqu'au XII^e siècle, les artistes latins fabriqueront néanmoins des crucifix avec un Christ aux yeux ouverts, tel le fameux Crucifix de San Damiano qui aurait parlé à saint François d'Assise. Mais, entre-temps, l'art oriental a adopté une figure aux yeux clos, la tête posée sur l'épaule droite, le corps incurvé, suffisamment paisible pour qu'on la désigne de nos jours encore comme un «Christ endormi». C'est à cette figure aux yeux clos que l'Occident va se rallier petit à petit, même si le XIII^e siècle a produit des crucifix sanglants, carrément pathétiques. C'est seulement à la Renaissance que ce Christ douloureux à l'extrême se verra concurrencé, voire évincé, par un crucifié au corps d'éphébe, impeccablement propre, à l'instar de ceux de Raphaël ou de Michel-Ange.



«Il faudra attendre le XIX^e siècle pour que des artistes détournent la crucifixion»

François Bœspflug

Comment ce motif plus ou moins standardisé s'est-il exporté dans les cultures historiquement non chrétiennes?

C'est la question passionnante de l'accueil de cette figuratio

lors de la grande expansion missionnaire du XVI^e siècle qui a suivi la découverte de l'Amérique. L'Afrique noire ou l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud ont très rapidement réussi ce que l'on appelle une «inculturation» inventive et adopté ce sujet. Les premiers chrétiens en croix d'Afrique noire sont congolais et ils ont les cheveux crépus. D'autres continents, au contraire, en particulier en Extrême-Orient, ont manifesté une résistance tenace à l'accueil de ce motif religieux.

Il faudra attendre le XIX^e siècle pour que des artistes détournent la crucifixion, soit par moqueries plus ou moins injurieuses et blasphématoires, soit par substitutions ludiques, le Christ étant remplacé par Louis XVI (dans une gravure de la fin du XVIII^e), par une femme nue (dans l'art de la photographie naissante) ou par Satan.

Au XXI^e siècle, les artistes continuent-ils de s'en emparer?

Oui, aujourd'hui plus que jamais. Le filon de ce que l'on peut appeler la crucifixion détournée est richissime. La plupart des hommes politiques en difficulté ont été figurés en croix. Le dossier des femmes nues en croix est surabondant, des enfants victimes de pédophilie sont crucifiés dans le dos d'adultes, voire d'ecclésiastiques, etc. Ce succès est la preuve, s'il en fallait une, non pas du non-sens de la crucifixion, mais au contraire de l'abondance du sens que cette disposition du corps véhicule potentiellement, qui fait qu'elle peut servir à tout et signifier éloquentement que quelqu'un en bave...

Cette surreprésentation n'a-t-elle pas fait perdre son sens à l'événement originel?

Je ne pense pas. Je crois même que c'est tout le contraire. De nombreuses œuvres d'art sont là aussi pour attester que le corps bras ouverts parle à l'inconscient: supporter et accueillir. Pâtir, compatir, consentir. Le corps le peut et le dit. Les multiples usages du motif de la personne crucifiée sont la démonstration de sa pertinence. I

Crucifixion: la crucifixion dans l'art, un sujet planétaire, de François Bœspflug, Ed. Bayard, 2019.